Dans l'atelier du traducteur

Eva Moldenhauer

Traducteur : Béatrice Mazoyer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/964>

DOI : 10.4000/ccs.964

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2015

Pagination : 179-181

ISBN : 9782753539990

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Eva Moldenhauer, « Dans l'atelier du traducteur », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 22 septembre 2017, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/964> ; DOI : 10.4000/ccs.964

DANS L'ATELIER DU TRADUCTEUR

Eva MOLDENHAUER
Traductrice, Allemagne

Grâce à d'heureuses circonstances, les textes de Claude Simon n'ont pas cessé de venir à ma rencontre. Dès la première fois, j'ai été fascinée, lorsque j'ai eu le plaisir de traduire *La Corde raide* – cela fait maintenant très longtemps. Mon enthousiasme a grandi au fil des années lorsque j'ai eu l'occasion de traduire d'autres romans de Claude Simon. Entre temps, il avait obtenu le prix Nobel et, par hasard, j'avais à ce moment-là dans mon tiroir le premier jet d'une traduction de *Triptyque*, un roman que j'avais traduit par pur enthousiasme, sans commande préalable, pour mon seul plaisir et qui, de ce fait, a pu paraître peu de temps après la remise du prix. J'admirais ce puzzle très raffiné de trois histoires imbriquées les unes dans les autres, qui sont, chacune, caractérisée par certains « mots-carrefours » comme des couleurs, ou des symboles. Pour la première fois, mais non la dernière, j'ai été frappée dans ce texte par la façon délicate dont une scène animée émerge soudain de la description d'une carte postale. De plus, j'y ai reconnu, sans qu'aucun lieu soit nommé, les paysages du Jura où j'avais séjourné pendant une longue période¹. Et lorsque, plus tard, on m'a proposé de traduire *L'Acacia*, il a fallu se rendre à l'évidence : je ne pouvais plus m'en passer ! À tel point que je me suis attaquée – cette fois encore pour mon plaisir personnel – à ce roman magnifique qu'est *Histoire* avant que, quelques années après, une maison d'édition (DuMont) et son lecteur décident de publier aussi cette œuvre ainsi que des travaux plus tardifs de Claude Simon².

1. Ces paysages, je les ai revus plus tard par hasard à la télévision allemande dans le petit film que Simon a tourné avec Monsieur Burger.

2. Cette rencontre entre une maison d'édition et l'œuvre de Claude Simon, grâce à un lecteur passionné, a permis la publication des traductions de sept de ses romans en huit ans. Les ventes ayant été décevantes

Bien sûr, cela m'a amenée à me plonger dans sa biographie, mais également à faire d'autres recherches pendant mon temps libre. Ainsi, pour le dernier roman de Claude Simon *Le Tramway*, j'ai été à Perpignan et dans les environs. Sur la gigantesque plage de Canet où se déroule une partie du roman, j'ai interrogé une vendeuse dans une buvette au sujet de la ligne de tramway qui passait à cet endroit dans les années vingt. Effectivement, sa mère se souvenait encore exactement de l'endroit où se trouvait la station et du trajet qu'elle faisait. Comme la ligne de tramway a été remplacée par une voie rapide, j'ai essayé de suivre l'ancienne voie avec ma petite Peugeot. Par ailleurs, j'ai fait une découverte fantastique à l'office du tourisme de Canet : ils avaient un album de cartes postales anciennes, rassemblées par les « Amis de Canet-Plage », avec des photos du tramway, des cafés de la plage, de la pêche et de toutes sortes de choses qui apparaissent dans le roman. On m'a très gentiment fait des photocopies de ces cartes que j'ai ensuite envoyées à Claude Simon. Il était très ému : il m'a écrit qu'il y avait retrouvé toute son enfance.

Par ailleurs, à Francfort où j'habite, il y a un musée du tramway avec beaucoup de très vieux modèles. Un ancien conducteur employé par ce musée m'a consacré quelques heures et m'a donné les noms allemands de certains éléments techniques en prenant pour exemple de vieux tramways de l'époque. Un journaliste, présent par hasard et extrêmement intéressé, m'a même envoyé un glossaire en français, anglais et allemand des termes techniques les plus importants. Ce genre de choses fait partie des petites joies de la vie d'un traducteur...

J'ai fait la même expérience alors que je cherchais la place décrite très précisément dans *Le Vent* où elle joue un rôle important. À l'aide du seul plan de la ville de Perpignan, j'ai réussi à la retrouver, à proximité des remparts, évidemment modernisée mais toujours reconnaissable. Autour d'un verre de bière, dans un bar, j'ai fait la connaissance d'un vieil émigré d'Afrique du Nord qui a pu me donner quelques renseignements sur l'apparence qu'avait autrefois cette petite place. Un autre grand admirateur de Claude Simon, Rolf Vollmann, auteur d'*Akazie und Orion*³, a lui aussi cherché et trouvé la place, comme je l'ai découvert ensuite dans l'une de ses critiques.

Plus tard, j'ai commencé à travailler sur les premiers romans de Claude Simon qui avaient déjà été traduits (notamment par mon cher collègue Elmar Tophoven,

pour l'éditeur, cette heureuse période est terminée : les publications de livres français sont devenues marginales. Les livres de Claude Simon sont cependant toujours disponibles.

3. Rolf Vollmann, *Akazie und Orion. Streifzüge durch die Romanlandschaften Claude Simons*, DuMont, Cologne, 2004.

malheureusement décédé) mais qui étaient épuisés et qu'on ne trouvait plus dans le commerce. Par la « faute » de Simon, j'ai été pour la première fois de ma vie à l'hippodrome de Francfort. Si j'ai dû m'y intéresser, c'est parce qu'il est beaucoup question de chevaux dans *La Route des Flandres* où est notamment décrite, au centre du roman, une course spectaculaire.

Par un heureux hasard encore, j'ai fait la connaissance d'une photographe qui avait été jockey dans sa jeunesse! De fait, elle était vraiment toute petite... Très gentiment, elle a parcouru quelques pages de ma traduction et a corrigé les termes techniques quand c'était nécessaire. Dans les alentours de l'hippodrome, il y a, bien sûr, beaucoup de magasins qui vendent des accessoires d'équitation. Mais personne n'a su me dire où pouvait bien se trouver le sabre ou l'épée sur la selle d'un officier de cavalerie pendant la Seconde Guerre Mondiale!

Le plus grand défi fut, bien sûr, de traduire les magnifiques phrases de Claude Simon, exaltantes par leur longueur, avec leurs parenthèses dans les parenthèses, leurs digressions, leurs précisions, cette syntaxe qui crée un mouvement prodigieux et entraîne irrésistiblement le lecteur⁴. Je ne peux qu'espérer avoir réussi à la traduire dans notre syntaxe si différente. Comme je l'ai dit, j'ai développé une véritable addiction aux textes de Claude Simon et ils me manquent beaucoup.

Heureusement, j'ai découvert les *Cahiers Claude Simon* grâce à une librairie parisienne. Ils m'ont permis de lire, à plusieurs reprises ces dernières années, certains de ce qu'on appelle des « avant-textes ». Je les ai, encore une fois, traduits pour moi-même, avant de faire la rencontre de Madame Burmeister et, grâce à elle, d'une maison d'édition berlinoise qui a fait paraître, à l'automne dernier, un petit recueil de textes courts et de photographies, à ma grande joie. J'espère que je continuerai à découvrir dans les *Cahiers* de magnifiques textes de Claude Simon.

Traduit de l'allemand par Béatrice Mazoyer

4. On peut citer, par exemple, la traduction du début du chapitre II de *L'Acacia* (Minuit, 1989, p. 29-30) : « Für die erschöpften Reiter, die er, die Kolonne entlangreitend, überholte und die trubsinnig, schmutzig (nicht der ruhmreiche und legendäre Schlamm der Schützengräben: einfach schmutzig: wie Männer es sein können, die seit sechs Tagen keine Zeit gehabt haben, sich auszuziehen oder sich zu waschen, in denselben Kleidern abwechselnd geschwitzt und gefroren haben – an jenem Maianfang waren die Nächte noch kühl –, nur wenige Stunden – manchmal nur wenige Minuten – geschlafen haben, aufs Geratewohl in Scheunen, verlassenen Häusern, Bauerbetten mit roten Federdecken, auf die sie sich fallen ließen, sogar ohne ihre Sporen abzuschnallen, oder in Straßengräben), vor Müdigkeit im Licht des Morgens blinzelten, auf ihren Sätteln zusammengesackt wie Pakete, [...] *Die Akazie*, Suhrkamp, 1991, p. 25.